

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 68 (1929)

Heft: 49

Artikel: Dans la Suisse orientale : un jour dans l'Appenzell

Autor: Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,
pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



OUGNAITE-Vo cllião coo qu'on lâo dâi z'athlète? L'è dâi z'hommo intrépidoo, que l'ant, dâi bré quemet dâi cousse de tseuvu, dâi tsambe asse groche que dâi belion et onna rîta à fére recoulâ de dhî pâ la tor de Gorza. Se vo valiant mau, rein que de vo guegni et de vo totsî on bocon avoué lè doû petit dâi, vo z'émiettant tant prin que vo sarâi tot justo dépelhî po lè dzelenhie. L'ant 'na fooce de la mëtsance et fâ pas biuu lâo z'ître ein animosità. Lo bon Dieu no preservâi de tsesî dein lè grâpe de cllião z'athlète. L'è lè dzein lè po foo de la terra, l'è mè que vo lo dio!

L'autr'hî, l'êtant ou par de cllião z'athlète que végant dein on cabaret po bâire quartetta. Vo dio dinse po cein que l'è la moûda de dere : bâire quartetta. Mâ cllião dzein d'ora que sant foo quemet dâi mäâcllo s'engosalant rein que de cllião z'iguiette que lâi diant : *orangeade, citronnade*, que l'è ti dâi remido à vo bailli lo mallet. Sarant oncora trâi iâdzo plie foo se l'agottâvant nouâtron crâno clliâa de pè Lavaux, de pè la Coûte, de clli clliâ que Noë bragâva dza tant dein son tempo. D'ailleu, vu pas crétiquâ. L'è pî po dere.

Dan, cllião z'athlète dëmandârant à la carbarière de lâo z'apportâ de l'iguiue tsauda dein dâi grand guesto, avoué dâo sucro et de cllião pere dâi payî tsaud que l'appelant dâi *citron*. Lo pe crâno de cllião z'athlète eimpougnîve adan cllião citron, tsau ion, tè lè serrâve avoué sa grâpe gautse, à tsavon, que tot lo bret dzinelliâve dein lo verro. Et pu qu'ein restâve pas onna gotta, pî dein de quie fére mau à n'on get de mousse-lion, tant serrâve fermo.

L'athlète fâ adan dinse à la compagni :

— S'en a pî ion que pouaisse ressaillî 'na seula gottetta de cllião citron, lâi pâo à petit goutâ !

L'ant ti asseyî, lè z'on aprî lè z'autro, lè z'athlète quemet lè quartettâre, mâ non n'a ètâ fotu de fére à repessi lo citron, que restâve asse chet que dâo marc de vegne que l'a ètâ trolhî à tsavon.

Dein lo cárro, tot parâi, lâi avâi on demionsu que desâi rein, mâ que sè soresâi. L'athlète lâi fâ :

— Et vo, lo petit vîlhio, voliâi-vo pas asséyi assein ?

— Bin se vo voliâi. Vo dîte que vo payîde lo fricot ?

— Oï.

— Eh bin, comandâ-lo !

Lo monsu se lâive, preind dein sè man chëste lo pere dâo payî tsaud, lo met su lo verro, lo serre on bocon et ein refâ dzinelliâ onna dhizanna de gote ! vâi onna dhizanna !

Vo pouâda peinsâ se cllião z'athlète l'ant pu cheintre se lo nâ lâo breinnâve. L'êtant tot motset de vère que lo petit vîlhio l'êtâi pe crâno que leu po serrâ. Po fini, lâi diant dinse :

— On vâi bin que vo z'âi l'habitude de serrâ. Quin metî âi-vo ?

Et l'autro lâo z'a repondou :

— Ie su lo précaut dâi z'impoût !

Marc à Louis.

Une alarme. — Un bon campagnard étant venu à la ville était descendu à l'hôtel.

Le lendemain matin de son arrivée, une sonnerie frénétique mit en émoi le personnel de la maison.

On se précipite, on court au tableau et l'on constate que les appels de la sonnerie émanent de la chambre du campagnard.

Un garçon fait irruption dans la chambre et trouve notre homme occupé à manipuler le bouton de la sonnette.

— Que faites-vous là ? demande le garçon.

— Oh ! répond tranquillement le paysan, j'ai cassé mon bouton de col et j'essaie de retirer ce petit-là qui fera, je crois, mon affaire.

Dans la Suisse orientale.

UN JOUR DANS L'APPENZELL

CENTRE de commerce et d'industrie, St-Gall est une ville grise, s'étendant tout en longueur, dans une étroite vallée qui manque d'horizon. Ville de contrastes. On chemine dans ces rues plates, assez animées, et l'on arrive brusquement devant la cathédrale et son abbaye.

Il y a d'abord une place immense, encadrée de trois côtés par de vastes bâtiments construits dans ce style sobre qu'affectionnaient les moines, puis, à l'ouest, la cathédrale dont les deux hautes tours furent construites sous le règne du prince-abbé Célestin II. Tout autour, il y a encore des jardins et des dépendances. Cet ensemble de bâtiments est ce qui reste de la fameuse abbaye de St-Gall, laquelle jeta tant d'éclat sur toute la chrétienté.

En cette matinée d'août où le soleil jette partout sa vive lumière, il y a peu de visiteurs dans la cathédrale si richement décorée. Il y en a peu également sur la place au gazon ras où une demi-douzaine de gamins jouent à saute-mouton. Les trois corps de bâtiments qui furent jadis habités par les moines sont maintenant affectés aux divers services de l'Etat. Par les fenêtres ouvertes, on aperçoit des silhouettes d'employés penchés sur des registres, et le silence austère de ces bureaux n'est troublé que par le tac, tac, tac des machines à écrire.

A peine a-t-on quitté l'abbaye qu'on retrouve la ville populeuse et commerçante et brusquement, sur une place publique, où la circulation est intense, se dresse, imposante, la haute silhouette de Vadian, le réformateur de St-Gall. On sait ici, mieux que partout ailleurs, honorer à la fois — et en toute objectivité — les gloires du catholicisme comme celles de la Réforme.

Quand on quitte St-Gall pour gagner l'Appenzell, on monte lentement au milieu des belles prairies accrochées aux pentes. Ici et là, il y



L'hôtel-de-ville d'Appenzell.

a de petits cottages entourés de jardinières, puis à mesure que la route décrit ses longues courbes, la ville apparaît dans son ensemble et après la ville, le plateau accidenté de la Thurgovie et là-bas, vers l'est une bande bleuâtre qui scintille : le Bodan.

Un voyage dans l'Appenzell est un enchantement. Comment décrire ce petit pays bleu et vert tout en vallons, tout en collines qui se haussent peu à peu en préalpes et dont les sommets verdoyants sont parfois piqués de petites taches blanches qui sont des fermes. On a quitté le plateau et les larges horizons, pour trouver un pays pittoresque, isolé, bien à soi et fermé de toutes parts par des montagnes aux aspects variés. Le regard suit le mouvement oblique des premiers chaînons, il gravit la pente et s'arrête sur l'imposant massif du Saentis qui ressemble à une pyramide à peine ébauchée.

Ce ne sont que vastes pâturages, coupés de forêts et où l'on a jeté, au hasard, des milliers de chalets. La route monte, elle zigzagüe au milieu des prés et bientôt le village de Gais apparaît tout entier, accroché à la pente.

Il possède l'une des plus belles places qu'on puisse voir, une place tout entourée de maisons aux façades, séparées par des murs mitoyens et ornées de curieuses gouttières. Il y a l'humble maisonnette de bois aux fenêtres fleuries, puis la demeure cossue à trois étages, avec volets verts et balcons. Et il y a encore la maison de paysans avec son solide toit de bardeaux.

Les promeneurs vont et viennent dans les rues ; ils forment de petits groupes qui, à l'heure de midi, s'engouffrent dans l'hôtel de la Couronne, dont le clocheton est recouvert de tôle rouge. Là, dans de petites salles à manger, pareilles à des boudoirs décorés de fleurs, on dîne très confortablement. Le menu est simple, mais abondant et le tout arrosé d'un joli vin de Maien-

feld. Par les fenêtres ouvertes, on aperçoit un immense pâture, une vaste pelouse d'un vert éclatant qui descend brusquement dans le ravin de la Sitter pour remonter tout là-bas, très loin, jusqu'au massif rocheux du Saentis.

De Gais, la route descend vers Appenzell, une belle route qui serpente dans les prés où paysans et paysannes, pieds nus, et munis de petits rateaux, retournent le regain parfumé. Brusquement la Sitter apparaît : nous la franchissons sur un pont de pierre et, en quelques minutes, nous pénétrons dans la bourgade d'Appenzell. Il y a d'abord une longue rue étroite bordée de magasins au plafond bas, puis des ruelles adjacentes, un peu plus larges, aux maisons espacées. Seule, la rue principale a conservé son cachet pittoresque : il y a partout des fenêtres à accolades, des balcons fleuris et des vieilles portes massives. Puis l'on arrive devant l'hôtel de ville dont la façade peinte rappelle des scènes légendaires de l'histoire appenzelloise. Voici un peu au-dessous des petites fenêtres qui éclairent la salle de conseil, un bas-relief représentant Uoli Rotach, armé de sa massue et tenant tête à une troupe d'Autrichiens au col du Stoss. Plus haut, il y a une fresque : ce sont des magistrats en robe qui président une landsgerneinde. Et partout, l'on voit l'ours d'Appenzell dressé sur ses pattes de derrière, dans cette attitude défensive qui symbolise l'héroïque résistance des Appenzellois au quinzième siècle. En ces temps glorieux, les montagnards de ce pays luttaient pour la liberté à la fois contre le prince-abbé de St-Gall et contre la maison d'Autriche.

Quand on a traversé la rue principale, on revient sur ses pas et l'on s'attarde devant ces petites maisons à un étage. Par les fenêtres ouvertes, on entend des rires d'enfants et, dans les jardins, des femmes sont assises sous une tonnelle. Elles brodent sans relâche, les femmes d'Appenzell, avec cette application et cette patience qui sont proverbiales dans tout le pays. Il n'est pas rare de voir côté à côté, la grand'mère, la mère et la fille : trois générations attachées au même labeur.

M. Gonzagùe de Reynold écrit quelque part dans ses *Cités et Pays suisses* : « Savez-vous pourquoi dans Appenzell Rhodes-Intérieures, les femmes sont toutes jolies ? C'est parce qu'elles portent toutes encore le costume : cheveux ondulés avec la raie au milieu, petit chignon, peigne d'argent ; chemisette empesée ; corsage noir à plaque de carton, orné de lacets, de boutons en filigrane et de chaînettes ; jupes tuyautées. Mais j'adore surtout les tabliers de moire : noirs pour les femmes âgées, comme le plumage des corbeaux au soleil ; et pour les jeunes, crème, lilas, grenat, gorge de pigeon, ou bleus à reflets verts comme le col des paons. »

Ces lignes furent écrites il y a plus de dix ans. Hélas, nous n'avons vu ni jupes tuyautées, ni chemisettes empesées, ni tabliers de moire. Les brodeuses d'Appenzell sont assises devant leurs maisons, dans leurs vêtements de tous les jours. La grand'mère est en noir, la mère en gris ou en mauve et la fille en jupe courte et bas de soie. Pour voir, ailleurs qu'au Musée National, le costume cher à M. de Reynold, il faut sans doute assister à une sortie de messe, à une fête patronale ou à quelque manifestation locale.

Dès qu'on quitte Appenzell, la route monte. A mesure qu'on s'élève, on aperçoit mieux ces innombrables maisonnettes, construites au petit bonheur et groupées autour de la grande église, à la tour carrée, qui se dresse, toute blanche, au-dessus des toits bruns.

La route franchit un col, elle fait un coude et l'on change de monde : la vallée de la Sitter disparaît brusquement pour faire place à celle de l'Urnaesch. Nous approchons du Toggenbourg.

Jean des Sapins..

Au catéchisme. — Nous n'étions pas de première force en histoire sainte, à l'école primaire.

Le pasteur posa, un jour, cette question à l'un de nous :

— Que firent les Hébreux après avoir passé la mer Rouge ?

— Ils firent arrêter le soleil par Josué, répliqua le jeune cancre, et se séchèrent.

LAISSONS BRULER !...

BNE « flacière balkanique », — façon de parler, — ou, pour mieux dire, une partie de pré-marais longeant le grand canal d'assainissement de la plaine du Rhône, fut récemment le théâtre d'un incendie. Une cigarette à moitié éteinte ou un vieux cigare en combustion, en fut, probablement, la cause initiale. Et les malheureux ouvriers qui peinaient en ces lieux arides, assistèrent, impuissants, aux progrès du feu dans les herbes sèches. Des tas de litière furent atteints et transformés en torches. Voyant cela, Jean-Pierre et Jean-Marc résolurent de se rendre au village voisin de Stambouli afin d'y querrir du secours.

Le hasard voulut que le capitaine des pompiers fut absent de la localité et que son lieutenant se trouvât occupé fort loin, sur les bords du « Bay ». Bref, on ne voyait « pas un chat » dans cette « Macédoine » !

Après avoir cherché longtemps, nos ouvriers finirent par découvrir au « bar oriental », un sergent de sapeurs, — homme de génie, — qui consentit à aller voir ce qui se passait. Le gradé de la milice municipale acheva d'ingurgiter le verre commencé et, parant au plus pressé, accompagna, sans endosser ni casque ni chevrons, les deux messagers. Avant de donner l'alarme, faire l'appel et contrôler les livrets de service, pensait-il, avec raison, « il faut voir ! »

Dans le lointain montait une fumée « flat ». Il semblait que la brousse du Far-West ou la steppe d'Anatolie flambait.

Mais le sergent, posé comme tout bon Vaudois qui se respecte, tenait surtout à ne pas commettre de gaffe. Il regarda, examina, délima.

Si le Vaudois a toujours été un excellent soldat, c'est que, parmi les Gaulois, il est l'un des plus calmes.

Le sergent donc, avant de s'emballer, s'orienta. N'est-ce pas l'a, b, c de toute tactique ? Sherlock Holmes ne faisait pas autrement avant de partir en guerre.

Aussi, après qu'il se fut orienté, le pompier conclut avec logique :

— Dites-voir, les gaillards, pas de bêtise, hein ! La flûche qui brûle est sur le territoire de la commune de Chambon. Je ne voudrais pas m'y « brûler les doigts » sans ordre supérieur !

Et, comme c'était la sagesse même, on s'en alla « prendre un verre ». *Mex.*

DR JULIUS FULPIUS OU LES AVENTURES D'UN CARABINIER

BON nombre de Lausannois connaissent M. Fulpius ou le Dr Julius, nom sous lequel on l'aborde communément dans son quartier. Petit ou grand homme, suivant le sens que l'on attribue à ces qualificatifs, il porte une moustache couleur sel et poivre dont la pointe du côté droit se trouve certains jours singulièrement chiffonnée, ce qui chez lui est toujours un signe d'un grand travail intérieur. D'une démarche assurée, il a un coup de talon caractéristique qui met en fuite les moineaux pépiant sur les rebords des toits. Se conformant aux habitudes de notre époque avide de « façade » et de parade, époque où les citoyens qui se respectent doivent posséder, sinon une auto, du moins un titre quelconque, M. Fulpius s'est décerné à lui-même, en un jour plein de malice, le titre de docteur. Il est évident que s'il avait été maître de danses, comme par exemple M. Tournanrong, il eût revendiqué le titre de professeur, vu que le fait d'avoir de la science à revendre permet évidemment de s'attirer du titre réservé à ceux qui enseignent.

M. Fulpius, lui, n'est pas, au demeurant, un babillard qui jette son érudition à tous les vents, et c'est pour cela qu'il ne veut être que docteur. Du reste, ce titre, bien qu'il n'ait pas été octroyé par la faculté, est parfaitement mérité puisque M. Julius rajuste des côtes, remet des bras démis, redresse des organes atrophiés, les remplace même avec un plein succès, ravive le cœur, en un mot insuffle avec art une vie nouvelle à toutes les montres que la brusquerie ou

la négligence des hommes expose à une inaction mortelle. Se dire docteur des êtres vivants ou docteur des choses inanimées auxquelles il s'agit d'inoculer l'élixir de vie, cela revient au même, ce me semble ; c'est pourquoi pour nous, les initiés, M. Fulpius restera le docteur Julius.

Or, en juillet dernier, notre docteur, qui dans ses loisirs est un carabinier hors ligne, prit sa valise, son fusil, et dans le plus strict incognito — pareil à celui des monarques en vacances — se fit conduire en auto de la Cité à la gare de Lausanne, car il s'agissait d'éviter à tout prix que quelque ignorant des règles régissant la chance et la malchance ne vint souhaiter bon voyage au tireur s'embarquant pour le tir fédéral de Bellinzona. Arrivé à la gare, M. Fulpius prit son billet si furtivement et avec une telle crainte de rencontrer une connaissance sur son chemin qu'il se fit remarquer de l'agent de police en faction, lequel ne le lâcha plus des yeux. Le train pour Berne ayant du retard, le Dr Julius, incommodé par les caillades peu amicales du gardien de la paix, chercha à s'y soustraire en fuyant à l'extrémité orientale du quai d'embarquement. Devant cette nouvelle tactique toujours plus équivoque, le gendarme, très fort en psychologie, n'hésita plus. Il s'avança d'un pas ferme et demanda en élevant la voix pour se donner du courage :

— Qui êtes-vous et où allez-vous ?

Le docteur n'eut pas de peine à prouver ses origines et sa parfaite honorabilité. Puis, afin d'enlever à l'agent de police tout reste de soupçon et la velléité de le licencier peut-être avec un malencontreux « bonne chance », Fulpius lui découvrit le fond de son cœur en racontant que c'était précisément pour éviter un pareil souhait — en l'occurrence un porte-malheur — qu'il redoutait si fort de se trouver face à face avec quelque personne de sa connaissance.

Une fois le train venant de Genève en gare, le docteur eut bien soin de ne s'introduire dans un wagon qu'après s'être consciencieusement assuré qu'il ne recelait aucune physionomie connue. Par excès de prudence, il se réfugia même dans le compartiment des non fumeurs et prit place sur un banc vierge de vis-à-vis. Tout alla bien jusqu'à Romont où un inconnu, attiré par le fusil accroché à la patère, vint s'asseoir hardiment aux côtés de notre voyageur qui le dévisagea d'un air peu sociable.

— Alors, vous vous rendez au tir fédéral ? lui dit l'intrus.

— Non, je vais à Berne, fut la réponse.

— A Berne, pour un tir préparatoire, sans doute ?

— Non, je porte mon arme chez l'armurier.

Un peu honteux du mensonge qu'il venait de débiter sans sourciller, le docteur s'empressa de sortir un journal de sa poche pour signifier à l'intrus que la conversation avait assez duré.

A Moutzopolis, M. Fulpius disposait en plein midi d'une heure d'arrêt, avant de pouvoir repartir dans la direction de Lucerne. Par circonspection, il avait décliné énergiquement une invitation à dîner chez des parents habitant la capitale, craignant de voir une femme ou des enfants, dont la mémoire est toujours courte, lui crier « bonne chance » au moment des adieux.

Dans le train de Berne à Lucerne, le Dr Julius, pour accroître sa sécurité, se donna l'air de somnoler. Cela n'empêcha point un indigène de Langnau de lui toucher le genou du bout du doigt pour lui demander en allemand s'il allait à Bellinzona.

— Comprends pas, lui fit Fulpius, feignant de ne pas connaître la langue de Jérémias Gotthelf.

Le citoyen de Langnau, ignorant apparemment le français ou intimidé par le ton sec de la réponse, se tint coi.

A Entlebuch, nouvelle alerte. Un lucernois entreprenant vint à son tour interroger à bout portant notre docteur qui se donnait bien du mal pour tenir les paupières baissées.

— Comprends pas ! geignit M. Fulpius.

Le lucernois répéta alors sa question en français.

— Comprends pas ! vociféra le Dr Julius sans regarder son interlocuteur.